

Cinq questions à Sophie Perenne

1. Peut-on réellement parler de spiritualité en dehors de toute référence aux religions ? Peut-on concilier « science » et « spiritualité » ?

Je considère la spiritualité comme un chemin de métamorphose et d'union à tout ce qui existe, un dépassement de nos conditionnements, principalement notre besoin de sécurité et notre mode de pensée dualiste auxquels les religions répondent en offrant des normes et des vérités définitives.

Pour moi la spiritualité implique une attitude et une méthode proches de l'esprit scientifique : le sacrifice de nos fictions, une disposition permanente à la remise en question, une humilité qui consiste à préférer la recherche à son confort mental. Et le fait de progresser par rectifications successives, de trouver ses erreurs, ce comprendre leurs causes et de se souvenir qu'on est faillible.

2. Vous vous intéressez beaucoup aux sciences cognitives, à la mécanique du cerveau. Pour vous, qu'est-ce que la conscience ? Le cerveau est-il le siège de la conscience ? La conscience est-elle le propre de l'Homme ?

Dans la nature le complexe peut émerger d'une organisation d'éléments simples. L'eau a d'autres propriétés que l'hydrogène et l'oxygène. De même qu'une cathédrale est plus qu'un ensemble de pierres, la conscience est une propriété émergente de notre cerveau. Non localisable, elle fait appel à plusieurs aires cérébrales et réseaux neuronaux.

La conscience de soi existe chez les animaux qui se reconnaissent dans le miroir : chimpanzé, éléphant, dauphin... Grâce à son neocortex, seul l'homme possède la conscience de la conscience ainsi qu'une mémoire étendue lui donnant accès à la conscience de soi dans la durée, avec pour conséquence la conscience de la mort et la question du sens de la vie.

3. La diversité des cultures est une réalité sur notre Terre. Que signifie pour vous le concept d'interculturalité ?

Je l'entends comme une attitude se développant selon trois axes.

Le premier étant la conscience du fait qu'aucune culture ne s'est constituée sans apport extérieur.

Le deuxième est l'ouverture, la curiosité, le désir et l'effort de connaître les autres cultures en tentant de les comprendre avec leurs propres critères, pour

découvrir leurs valeurs et porter un regard critique sur notre propre culture. Ce qui a pour corollaire le refus des hiérarchisations, de l'ethnocentrisme ou de l'europhobie.

Enfin il s'agit de créer des passerelles, d'inventer les lieux et les outils d'échange, de dialogue respectueux, d'enrichissement réciproque.

4. Qu'est-ce que la tolérance ?

Il ya deux manières d'être tolérant, une passive qui accepte, supporte la différence avec une indifférence n'excluant pas le mépris, et qui n'est pas à l'abri d'une régression. L'histoire abonde en exemples de coexistence pacifique faisant brusquement place à un déchaînement de haine et de violence. Une autre, active, et dont il n'y a pas de retour possible car elle est capacité de rencontrer l'autre, d'apprécier une partie de ses valeurs, d'intégrer en partie son point de vue. Vivre l'un à côté de l'autre est différent de vivre ensemble, de même que le multiculturalisme n'est pas nécessairement l'interculturalité.

5. Dans notre société, les lois et les règlements balisent notre comportement.

Pourquoi pensez-vous que l'acte de transgression est important ?

Dans un système totalitaire tout est pétrifié, la pensée, les mœurs, la culture, et la parole se fige en langue de bois. En revanche, une société démocratique se caractérise par sa capacité de déplacement des frontières, elle est (devrait être) un processus toujours inachevé vers plus de liberté, d'égalité et de fraternité.

La transgression, la critique, la caricature, doivent faire partie de son fonctionnement pour corriger ses dérives, relativiser ses lois qui ne sont pas sacrées mais des instruments au service du bien-être général, pour amorcer des débats de société, empêcher que les usages deviennent des règles, les pensées des dogmes, les valeurs des absolus et qu'une transgression ne débouche sur une nouvelle rigidité.

Et nous constatons en effet que les notions de bien et de mal s'avèrent relatives et évolutives dans notre société. D'anciens interdits ne le sont plus : l'adultère, l'homosexualité, l'avortement, l'euthanasie... Et ce qui n'était pas considéré comme un mal peut le devenir : la pollution, la vivisection, la spéculation financière...